

Le flâneur

C'était une après-midi radieuse. Les rayons du soleil caressaient ma peau, comme s'ils pénétraient chaque parcelle de son épiderme. En simultanée, la nature régnait en maître, envahissant chaque recoin où mon regard se posait. Elle était là, à perte de vue, mais scindée par ces architectures et bastions qui semblaient l'interdire de proliférer. Les fortifications étaient, elles aussi, omniprésentes. Si bien que, l'authentique et l'artificiel se mêlent et se perdent.

Flâner, entre les bastions de Maubeuge. Celui des Capucins, d'Avesnes ou des Jésuites, tant d'édifices qui nous font sentir infimes face à l'immensité des vestiges. *Louis le Grand, Roi très chrétien, triomphant des Belges, des Séquanes et des Germains, dans sa durable majesté, afin d'opposer la capitale du Hainaut un rempart proche et solide, a entouré cette ville de fortifications et d'ouvrages de défense. L'an du Christ 1685.* Mon regard se pose sur l'épigraphie et les différents frontispices de la cité. On me reproche parfois le regard passionné que je porte sur cette simple bourgade, mais je suis de ceux qui mettent la passion au cœur de chacune de leurs intentions. En réalité, il est curieux de constater qu'aujourd'hui, peu de gens sont dehors ; la cité, elle aussi, semble m'abandonner à son tour. Les ruines, les restes de vestiges, les quelques bâtiments ayant résistés aux incendies et batailles sont les seuls témoins de mes pas. J'avance, au fur et à mesure que les structures se resserrent. Peu à peu, un sentiment d'inconfort se fait ressentir, mais il me suffit d'emplir mes poumons de l'air encore faiblement pollué, afin de me sentir pur et léger. C'est sûrement à cela qu'aspirait Vauban lorsqu'il a tenté de reconstruire mon humble bourgade.

Au-delà de la protection physique des remparts, c'est une protection spirituelle qui plane au-dessus de nous, à la manière d'un voile de sureté. Nous, Maubeugeois, sous le patronage de Sainte-Aldegonde, sommes invincible. Enfin, c'est ce que nous aimons croire. Car, par son courage et sa force, notre modeste cité a su se relever de chaque encombre et défi. Par le combat de chacun de ses membres, mais aussi par la résistance de Notre Sainte. Nous sommes presque dix siècles après son trépas, un trente janvier. Les quelques personnes visibles aux alentours semblent prosternées dans sa chapelle, car le culte vaut plus que n'importe quel coup d'épée. Les braves hommes aiment à dire que ce qui fait la grandeur d'une commune, c'est son unification.

Mon regard balaye les alentours, je suis bien haut perché sur les collines des remparts. D'ici, ma vue panoramique excelle. À la manière d'un vautour, j'ai le sentiment de protéger et servir ma patrie, en feignant ne plus être insignifiant. En réalité, la question de la valeur de chaque être humain semble être un enjeu majeur de mon époque, mais toutes les conclusions de ces pensées semblent se hâter vers une seule et même réponse ; *tu es poussière et tu retourneras poussière.*

De nos jours les Hommes paraissent véritablement dépendre du progrès de la société. Nos forteresses et bastions ne cessent de grandir, de se faire détruire, puis reconstruire, à notre image. Rebâtir pour mieux reconstruire, entre ascendance et descendance ; c'est ce que Sisyphe nous enseigne depuis l'Antiquité. Les âmes de chacun se perdent au fur et à mesure de la disparition des portes de la ville, c'est une chronologie discontinue et en constante évolution. Quel que soit notre âge ou notre statut, nous ne serons jamais aussi grands que ce que nous aspirons à être. Dès notre naissance est posée l'étiquette qui qualifiera chacun de nos faits et gestes. Nous, Maubeugeois, sommes les enfants d'un peuple de bas-rang et le demeureront. Malgré les fantasmes d'ascension sociale, nous savons pertinemment notre sort et l'acceptons. Il y a quelque chose de charmant dans le fait d'être un simple élément de l'espèce humaine. À la manière des agrandissements et rétrécissements des remparts, notre vie oscille entre l'espoir et le pessimisme.

Je ferme les yeux, prend une nouvelle bouffée d'air. Cette fois, c'est le silence qui se brise et me tire de ma réflexion intérieure. Mes paupières s'ouvrent et je laisse échapper un bref bâillement, les alentours semblent envahissants et saturés. Mon regard balaye l'horizon, mon panorama interne paraît fragmenté ; la nature presque effacée laisse place à un modernisme incommodant. 30 janvier, la date du jour est inscrite sur le tableau noir entouré de poussière de craie. Sur mon pupitre sont posés mes crayons, ma trousse, l'ouvrage d'Albert Camus étudié en classe posé sur le côté. Je regarde mon parchemin, ou devrais-je dire ma feuille à carreau. *Écrit d'invention : imaginez Maubeuge et ses remparts à l'époque médiévale.* Je sors de mes pensées et dirige mon regard vers le panorama qu'offrait la salle 105 du collège Ernest Coutelle. Désormais, les forteresses ne relèvent plus que de l'imagination, et les ruines des vestiges semblent enfouies sous la haute végétation et les innombrables débris humains.

L'histoire de Maubeuge est parsemée de destructions, mais aussi de reconstructions. Le cours de français nous enseigne que par la simple utilisation d'un préfixe, un mot simple peut

acquérir une grande variété de sémantismes. Alors, je regarde ces tas de pierres avec foi, celle qu'un jour, la grandeur de notre ville retrouvera sa splendeur perdue.